

## Couleurs d'éternité

C'est sous le signe d'une rencontre entre le monde des hommes et celui de la nature qu'il faudrait placer les œuvres de Wakako. Cette rencontre, que la civilisation occidentale, dans ses tendances les plus extrêmes et les plus noires, a rendue improbable, l'artiste tente de nous en faire saisir par le rêve la nécessité impérieuse et ontologique. De là vient peut-être que son travail transcende l'opposition classique entre l'informel et le figuratif. Qu'elle ait recours au rêve et à une imagination qui s'en nourrit, ne doit pas nous surprendre : rien mieux que le rêve ne peut nous faire sentir et connaître les correspondances mystérieuses qui existent entre les objets du quotidien sortis de la main humaine et les manifestations les plus diverses de la nature. C'est, par exemple, un vieux miroir à manche, objet sacré s'il en fut jamais, que Wakako saisit dans la transparence d'une eau aux reflets turquoises, et dont le disque, comme constellé de bijoux lumineux, est mis dans un diptyque en rapport avec les tourbillons d'une matière cosmique virant au brun foncé à l'approche de la nuit sidérale. A contempler cette œuvre, une émotion nous saisit, semblable peut-être à celle que l'on éprouve à l'écoute d'un Haïku, une émotion qui, par fulgurations aiguës nous ouvre à la vérité des choses. L'analogie, ici, entre les deux formes également circulaires, est voulue. On y découvre la partie jouant avec le tout, ou si l'on veut mieux, le microcosme et le macrocosme échangeant entre eux leurs positions et leurs contenus symboliques respectifs. Ils se répondent, comme en de longs échos, de sorte que la finitude de l'un est à la fois affirmée et niée par la présence de l'autre. On n'est plus dans un temps linéaire, rythmé par la succession des événements, mais dans un au-delà du temps, dans un temps immobile ou suspendu, où il n'y a ni passé, ni futur, et où le monde se réduit à un « ici et maintenant »

C'est aussi, dans un autre diptyque, une coupe, de lointaine antiquité, abandonnée aux profondeurs vert glauque d'un milieu aquatique dans lequel elle s'irise de mauve et de gris perle ; sur ses flancs, déjà touchés par l'anamorphose, dansent encore quelques signes calligraphiques devenus énigmatiques. En regard de cette coupe qui semble retourner lentement à l'état indifférencié de la matière primitive, Wakako a peint, sur l'autre volet, un lys oriental au faîte de sa splendeur laiteuse, au point où, dans le chatoyement de sa corolle déployée, une ombre légère de bleu délavé et de vieux rose annonce la mort prochaine de la fleur. Par la couleur et le fantasme, tout est dit. Et, l'espace d'un instant, nous oublions qu'il s'agit d'un tableau pour nous immerger dans une nature, pour ne faire plus qu'un avec un cosmos, dont la puissance terrible et infinie nous indique que l'impermanence des choses et des êtres est le prix à payer pour accéder à l'éternité. Wakako est peintre, mais peintre des forces ultimes qui gouvernent l'univers.

Fernand Fournier, Paris, novembre 2011